

2<sup>e</sup> année. — N° 83.  
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

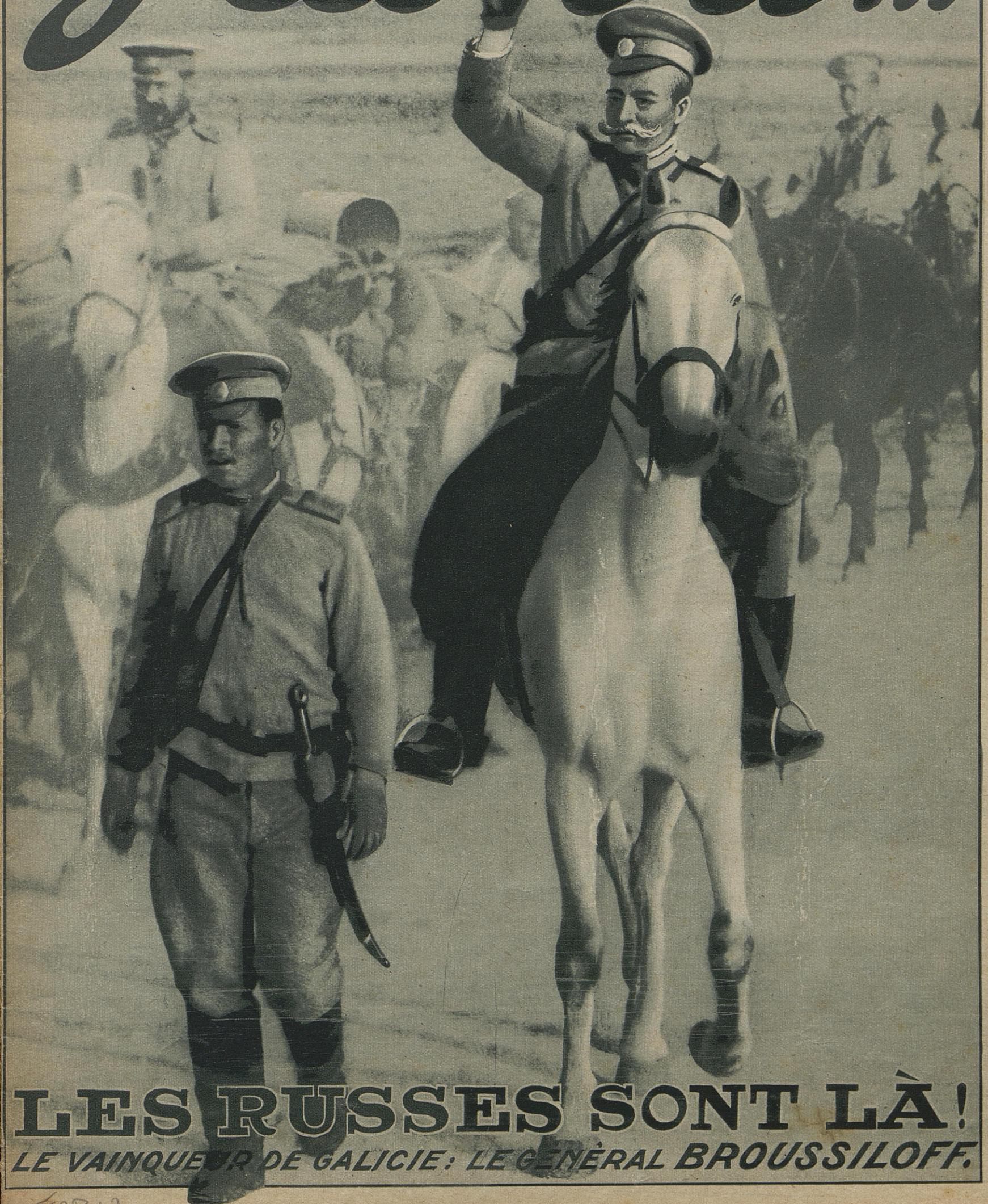
LE NUMERO : 25 CENTIMES

(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. ; Étranger : 20 fr.)

17 Juin 1916

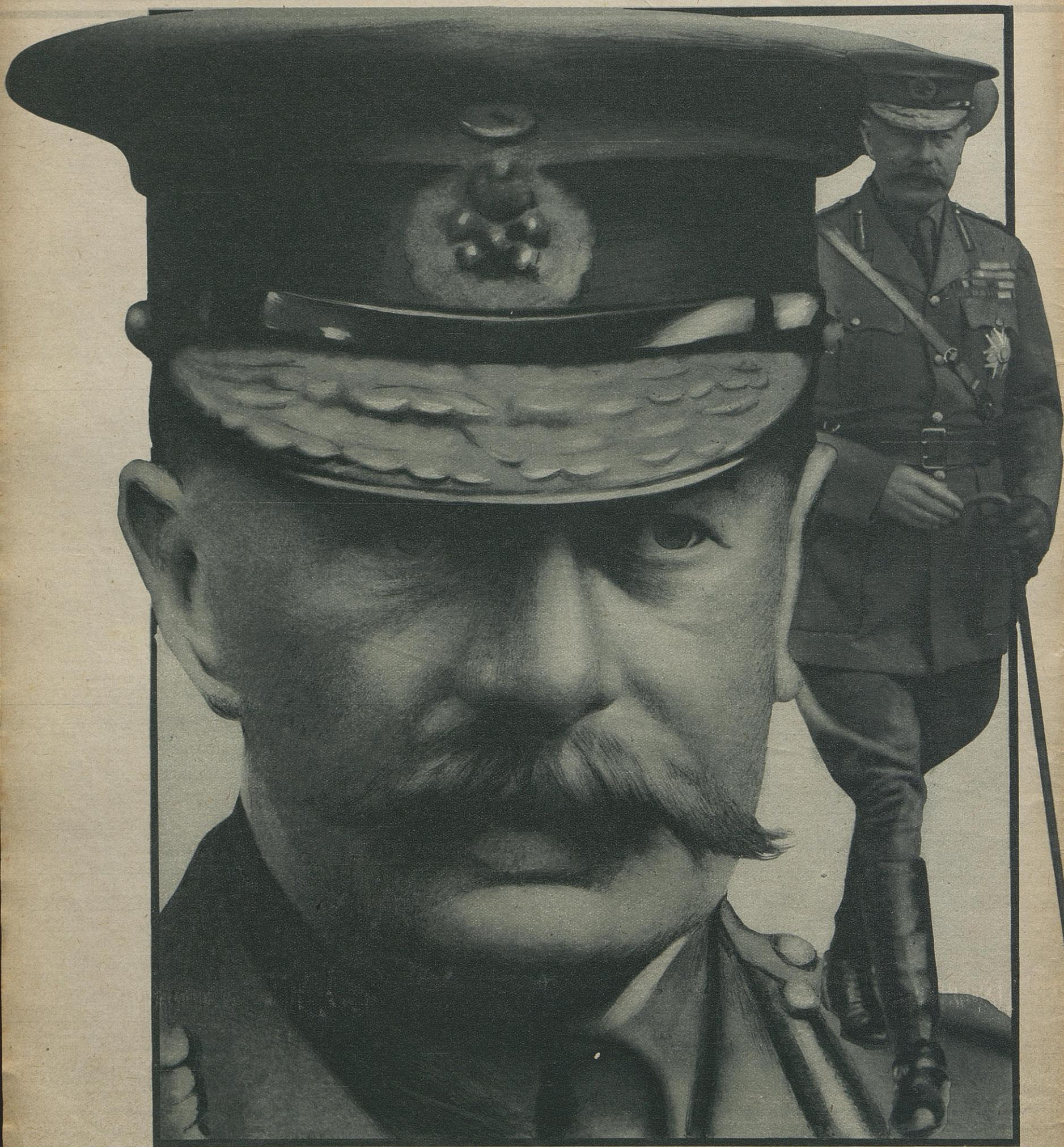
(30, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère 39-61)

# J'ai vu...



**LES RUSSES SONT LÀ!**  
**LE VAINQUEUR DE GALICIE: LE GÉNÉRAL BROUSSILOFF.**

POP.47



**LE MALE ET LOYAL VISAGE DE LORD KITCHENER, LE "GRAND ANGLAIS"**

Comme le peuple britannique, toute la France s'est inclinée avec douleur devant ce grand soldat, et sa reconnaissance est acquise à celui qui vient de mourir pour la cause commune après lui avoir consacré le meilleur de ses efforts et de ses facultés. Son principal mérite avait été, connaissant à fond

les ressorts de l'âme anglaise, d'organiser le système des engagements volontaires. Sa gloire sera d'avoir fait sortir de cette manière du vieux sol britannique 4 millions d'hommes et d'avoir si bien, si solidement, si énergiquement bâti son œuvre qu'elle lui survivra, on s'en rendra compte bientôt.



A PROPOS DES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES AUX ÉTATS-UNIS  
COMMENT ON FAIT VALOIR UN PROGRAMME

La publicité, qui joue un si grand rôle aux États-Unis, au point de projeter des réclames lumineuses jusque sur les nuages s'est quelque peu introduite dans la vie politique du pays. Les élections s'y font avec un déploiement vraiment extraordinaire d'affiches, de défilés, de processions monstres où près de

100 000 manifestants parfois participent et qui leur donnent une note extrêmement pittoresque. C'est ainsi que M. Wilson, qui voudrait bien être réélu, ne craignit pas, la semaine dernière, de marcher, le drapeau en main, en tête de milliers de ses partisans qui poussaient des clameurs assourdissantes.

## AUTOUR DE LA VICTOIRE NAVALE ANGLAISE

C'est qu'on peut dire à coup sûr de la rencontre du Jutland, c'est qu'aucune bataille navale enregistrée jusqu'ici par l'Histoire n'a présenté autant d'épisodes tragiques. Un de nos correspondants, qui se trouvait dans un port de la côte orientale anglaise le 3 juin, a pu recueillir, de la bouche de plusieurs survivants, des impressions personnelles dont l'analyse donnera à nos lecteurs une idée de ce que fut ce terrible duel.

◆ ◆ ◆

Vers 9 heures du matin, il assista à l'arrivée d'un grand destroyer qui revenait de la mêlée. La proue, avec son éperon, avait *complètement disparu*, tranchée par l'explosion d'une mine. Deux autres destroyers, étroitement amarrés ensemble, faisaient leur apparition, et l'on n'arrivait pas à discerner lequel des deux soutenait l'autre à flot, tant ils étaient avariés ! Ils en précédaient un quatrième dont les cheminées brisées pendaient comme des bras morts, toute la superstructure avait été balayée par les obus ; sur bâbord, *il manquait une longueur de vingt mètres de blindage*, un peu au-dessus de la ligne de flottaison. C'était le *Spitfire* (le « cracheur de feu »), qui, à lui seul, avait détruit quatre unités allemandes.

Les spectacles terrifiants et grandioses dont les héroïques équipages de ces glorieux mutilés furent les témoins et les acteurs ne sauraient être décrits en quelques lignes. D'ailleurs, les gens de mer ne sont pas loquaces, et voici comment un second maître expose ce qu'il vit du combat qui mit aux prises le *Queen-Mary* avec plusieurs des plus puissants cuirassés allemands.

Pour donner à la flotte de dreadnoughts anglais le temps d'arriver, les croiseurs de bataille de l'amiral Beatty avaient pénétré au cœur même des lignes ennemies, entre leurs croiseurs et leurs cuirassés.

« Pendant près d'une demi-heure, raconte ce brave, le *Queen-Mary* fit tête. Des colonnes de flammes et de fumée s'élevèrent de trois grands croiseurs allemands qui lui faisaient face à bâbord, et qui se retirèrent.

**Le tourisme fait des hommes sains, robustes, avertis et décidés : des hommes qui aiment leur terre natale plus passionnément et plus activement que personne. Mères françaises, faites de vos fils des touristes... pour leur santé, pour leur avenir... pour la France !**

Lisez :

**EnRoute!**

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

**En Route !** renseigne sur tout ce qui touche au Tourisme, aux Voyages, aux Villégiatures.

**En Route !** est en vente partout : 30 cent.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
30, Rue de Provence — PARIS



L'Amiral Jellicoe, le vainqueur avec l'amiral Beatty de la bataille navale de Jutland.

Mais, sur tribord, trois dreadnoughts allemands l'avaient pris pour cible. Des tonnes d'acier s'abattirent sur ses flancs, qui paraissaient bien résister, quand, soudain, le beau croiseur de bataille se brisa net en deux tronçons égaux, qui sombrèrent instantanément.

◆ ◆ ◆

Un autre survivant raconte ainsi ce qu'il vit du duel de vingt-cinq minutes qui alligna l'un devant l'autre l'*Invincible* et un dreadnought allemand d'un tonnage supérieur.

« Sur les deux navires, séparés par un intervalle de 5 à 6 kilomètres, tous les canons semblaient exécuter un feu continu. Nous qui étions à une distance au moins double de celle-là, nous devions « nous hurler bouche contre oreille » pour nous comprendre, tant le fracas des grosses pièces était assourdissant.

« Comme des deux côtés, les tirs étaient exécutés à une distance de deux à trois fois moindre que la portée normale, tous les coups portaient.

« Soudain, je vis une immense gerbe de fumée rougeâtre s'élançant du dreadnought allemand, qui fut secoué violemment dans toute sa masse. Mâts militaires et cheminées s'abattirent. Presque aussitôt, le grand navire disparut d'une seule pièce, comme avalé par la mer.

« Déjà, du pont de notre contre-torpilleur, nous agitions joyeusement dans l'air nos bérets et pouissions des hurrahs enthousiastes, quand nos cris de victoire s'étranglèrent dans nos gosiers : l'*Invincible*, frappé à mort, disparaissait à son tour sous les flots... »

◆ ◆ ◆

Les petites unités, torpilleurs de haute mer et destroyers, jouèrent dans cette mémorable rencontre un rôle prépondérant.

On les vit se précipiter à toute vitesse dans les rangs des croiseurs ennemis et engager une lutte à mort soit avec ces grosses unités, soit avec les contre-torpilleurs allemands.

« Nous eûmes plusieurs fois, raconte un survivant, à traverser de véritables feux de barrage. Sous mes yeux, un de nos torpilleurs, qui venait, d'un coup de torpille, d'envoyer par le fond un croiseur léger, fut

frappé en plein pont par un gros obus.

« Au moment de sombrer, il lança une dernière torpille sur un destroyer ennemi, qui coula à pic moins d'une minute après son vainqueur. »

« Quand le jour fut tombé, raconte un officier, les Allemands en retraite s'envelopèrent de nuages de fumée de couleurs variées : noir, vert, brun, jaune. Ce procédé provoqua tout d'abord une grande confusion dans nos rangs, car il nous devenait impossible d'identifier nos propres croiseurs.

« Mais nos destroyers se précipitèrent dans les rangs ennemis, et ce fut alors qu'ils firent du beau travail ! L'un d'eux, s'approcha à moins de 300 mètres d'un cuirassé ennemi, et lui décocha coup sur coup deux torpilles qui, l'une et l'autre, atteignirent leur cible. Le grand navire sombra immédiatement.

◆ ◆ ◆

Et comment ne pas citer l'héroïsme de ce commandant de destroyer... Il avait torpillé avec succès trois unités ennemies. Mais un obus avait brisé son gouvernail, tandis qu'un autre avait éventré son réservoir de pétrole. Enveloppé de flammes, le vaillant navire tenait tête à une bande de destroyers allemands.

De nouveaux projectiles abattirent successivement la tourelle, la passerelle, la superstructure. D'autres tuèrent ou blessèrent tout l'équipage, à l'exception de deux hommes et du commandant.

Un éclat d'obus coupa net la jambe de l'intrépide officier, qui se traîna près de la seule pièce qui put tirer encore. Tout sanglant, il voulut servir et pointer son canon une fois encore, eut la suprême satisfaction de loger son obus dans la soute à munitions d'un torpilleur allemand, qui fit explosion, et, satisfait de sa noble tâche, se laissa glisser dans les flots en criant :

« *For King and Country!* » Pour le Roi et la Patrie !

V. P.

### UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 2 au 8 Juin.

VENDREDI 2 JUIN. — On apprend la nouvelle de la bataille navale du Jutland du 31 mai et du 1<sup>er</sup> juin.

— Obsèques du général Gallieni à Saint-Raphaël.

SAMEDI 3. — Le général Sarrail décrète l'état de siège à Salonique.

— L'aviateur Gilbert évadé de Suisse arrive à Paris.

— Le frère de l'amiral Lacaze et le capitaine Cotterets se tuent en avion au Bourget.

DIMANCHE 4. — Des avions allemands survolent Toul; trois d'entre eux sont abattus.

LUNDI 5. — Première phase de l'offensive russe en Bukovine : nos alliés font 43 000 prisonniers autrichiens.

— Mort de M. Fernand Dubiel, député, ancien ministre.

— Lord Kitchener périt à bord du croiseur Hampshire au large des Arcades.

— Mort de Yuan Chi Kai, Président de la République chinoise.

MARDI 6. — Le commandant Raynal, défenseur du fort de Vaux est promu commandeur de la Légion d'honneur.

— Le succès russe en Bukovine se développe : le nombre des prisonniers autrichiens s'élève à 25 000.

MERCREDI 7. — Le front autrichien est emporté sur 30 kilomètres : le butin russe atteint 40 000 prisonniers dont 900 officiers, 77 canons et 134 mitrailleuses.

— Mort d'Emile Faguet, de l'Académie française.

JEUDI 8. — Les Russes reprennent Loutsk et font 11 000 nouveaux prisonniers.

— La garnison du fort de Vaux doit céder au bout d'un bombardement ininterrompu de sept jours.

— Le Sénat décide qu'en France l'heure légale sera avancée de soixante minutes du 16 juin au 1<sup>er</sup> octobre.

— Sur le front italien les Autrichiens subissent un gros échec sur le plateau des Sette Comuni.

*J'ai vu...*



**A NEW-YORK LES FEMMES DE L'ARISTOCRATIE AMÉRICAINE  
RECUEILLEN 5 MILLIONS POUR VENIR EN AIDE A NOS BLESSÉS**

Si quelques fils de l'Amérique nous ont donné leur sang (nous voulons parler ici de l'escadrille américaine qui s'est couverte de gloire à Verdun), les femmes américaines nous ont donné leur cœur. Mues par un sentiment unanime de pitié et de tendresse humaine, elles ont créé au profit de nos

blessés des œuvres qu'entretient leur dévouement inlassable. A New-York, le dimanche 4 juin, elles ont, au grand Central Palace, dans une fête de charité, recueilli 5 millions au profit de nos œuvres de bienfaisance. Sur cette page, en costumes, quelques directrices de la fête du Central Palace.

# CARNET D'UN PRISONNIER <sup>(1)</sup>

J'ai rencontré un colonial qu'on avait envoyé travailler dans une fabrique de buses de corset, construisant pour la guerre les chargeurs automatiques de fusil. Comme il avait refusé cet ouvrage, il fut mis aux buses, et l'ouvrier qu'il remplaça fut mis aux chargeurs : il se fit porter malade et renvoyer au camp. A Wittemberg, lors de l'explosion de la poudrerie, il y avait plusieurs prisonniers qui y étaient occupés. Plusieurs accidents sont arrivés aux travailleurs, leur occasionnant des blessures assez graves : jambes cassées, doigts ou pieds coupés. L'on m'a dit qu'il y avait eu des tués, mais je n'en ai pas eu la preuve formelle.

## CE QU'ON NOUS DONNAIT A MANGER

J'en viens maintenant à la question la plus intéressante, au moins pour les prisonniers, je veux parler de la nourriture. Au début les soupes étaient mangeables, parfois appétissantes : de la choucroute avec des petits morceaux de porc, des choux avec des petits morceaux de bœuf, des pois cassés, du riz, de l'orge perlé, des haricots. Petit à petit la viande disparut entièrement. Pour épaissir le plat on y mettait de la farine, ce qui rendait la soupe si gluante qu'en se refroidissant elle se figeait et devenait solide. Puis vinrent les soupes au goût abominable de moisissure, et qu'il était impossible de manger. Elles étaient confectionnées avec de la farine moisie. La pomme de terre abondait, on la trouvait dans tous les plats.

Les cuisiniers étaient des soldats français sous la direction d'Allemands. Les locaux et ustensiles toujours très propres étaient l'objet d'une surveillance rigoureuse. Quant aux cuisiniers, qui avaient un travail très actif et fatigant, on leur servait à chaque repas de belles portions de viande.

Quand j'ai quitté Cassel, j'ai appris que la viande était supprimée. Pour obvier à une nouvelle pénurie de cuisiniers en cas d'épidémie, on fit coucher dans des baraques situées hors du camp tous les employés. Les cuisiniers et les bouchers avaient une baraque pour eux seuls avec douches.

Même quand la nourriture était immangeable, elle était plus qu'insuffisante : jusqu'en mai, on eut 500 grammes de pain par jour, le matin un tiers de litre de café, à 11 heures et demie un litre de soupe, à 7 heures et demie, un demi-litre de soupe ou 40 à 50 grammes de saucisson, ou 40 grammes de fromage au kummel. A partir de mai, le pain fut réduit à 200 grammes, un litre de soupe le soir, ou, quand il y avait saucisse, un demi-litre seulement ; la soupe du soir était moins épaisse que celle d'midi : c'était de la farine de maïs, de la farine de pommes de terre. Ni graisse, ni viande. A la fin de mai, les soupes ne furent plus mangeables, il n'y eut plus de viande. Trois jours par semaine on n'avait pas autre chose que de la graisse ; trois autres jours de la morue et le dimanche lapin au riz.

La morue était si vieille qu'elle se démêlait à froid, si bien que, cuite, on ne trouvait que la peau et les arêtes. Parfois les barils entiers étaient pleins d'asticots. On les lavait à l'eau courante ; malgré cela il arrivait souvent de voir une couche d'asticots surnager la soupe quand on levait le cou-



LES AFRICAINS DU CAMP DE CASSEL.

vercle. Quant au lapin, c'était du lapin frigorifié venant d'Australie. Il datait d'avant la guerre ; il avait un goût de rance épouvantable qui se communiquait au riz et le rendait immangeable. Trop peu de nourriture et presque toujours immangeable, tel est le régime des prisonniers de Cassel.

Chaque jour des marmites entières de nourriture étaient jetées aux ordures. J'ai plusieurs fois prié le capitaine de goûter la soupe : il n'osa pas mais promit de faire le nécessaire ; ce fut, comme tant d'autres, une promesse vaine. On finit, dans certaines sections, par ne plus aller chercher la soupe. Le pain était composé de farine de pommes de terre et de son. Les Russes nous l'achetaient de 15 à 25 pfennigs, suivant le cours ; plusieurs le mangeaient, d'autres le vendaient aux sentinelles allemandes. Ces sentinelles, très nombreuses au début dans tous les endroits du camp, encadrant les baraques d'un cordon serré, diminuèrent de jour en jour pour ne plus exister que de loin en loin dans les chemins entourant le camp. Au commencement, c'étaient des hommes robustes, à la fin on ne voyait plus que des vieillards ou des hommes deux ou trois fois blessés sérieusement.

Dès les premiers jours de l'internement,



Un enterrement au camp de Cassel.

un civil obtint la permission de monter une cantine et un bazar, on y vendait différents objets de première nécessité. Devant les bénéfices réalisés, la direction du camp (sous prétexte de militariser) renvoya le civil. On installa une superbe cantine, une salle de débit où on pouvait boire et manger. On vendait jusqu'à des nappes et des serviettes de table, tableaux, rideaux, etc. Dans la salle de débit on pouvait acheter de la soupe, du bouillon, du café, des frites, des fruits, des portions de viande avec légumes. On pouvait aussi boire de la limonade ou du sirop.

## L'ÈRE DE LA FAMINE

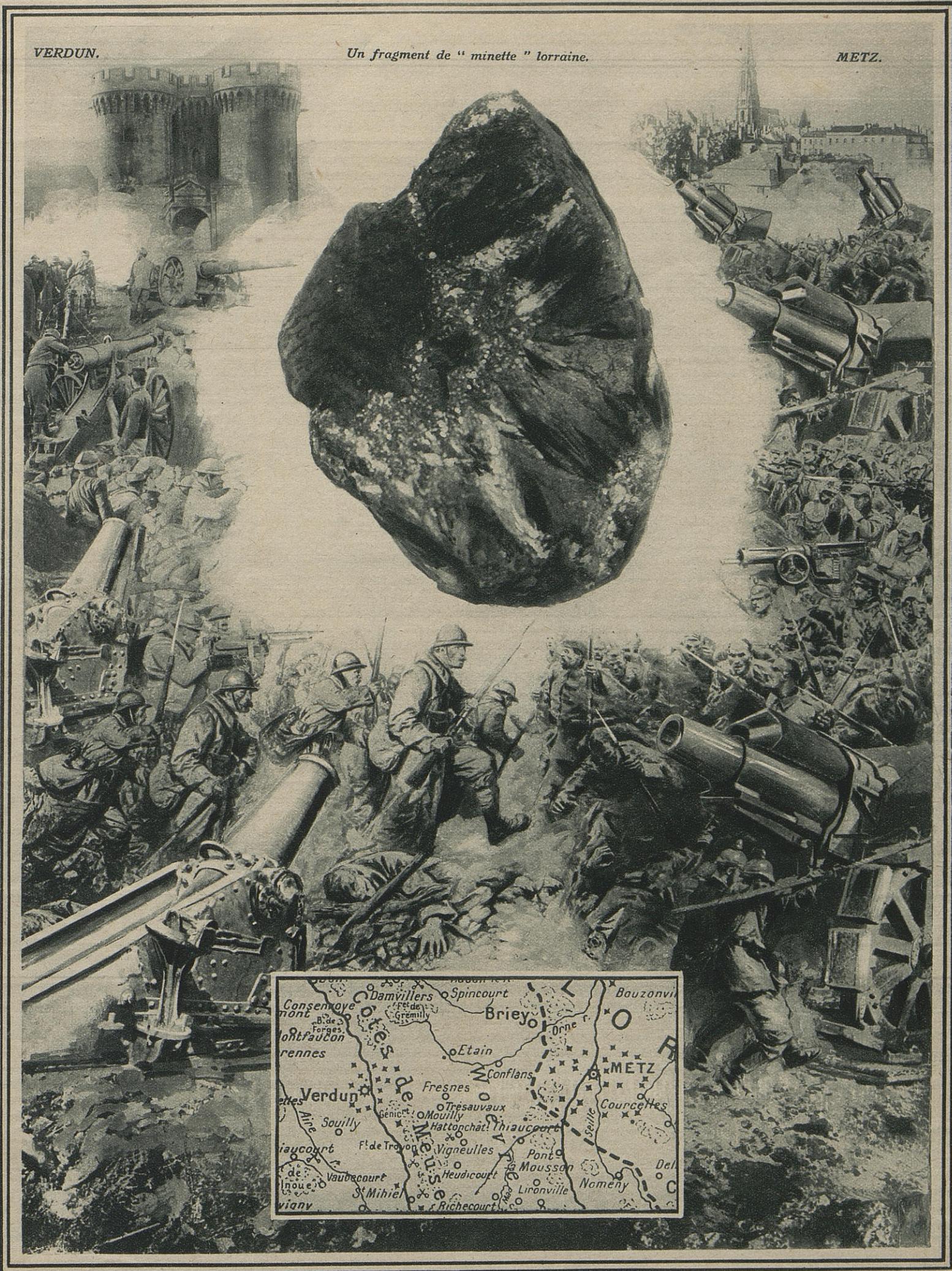
Peu à peu le pain fut augmenté de prix et rationné ; on ne put plus en acheter que par petits morceaux. Enfin il fut supprimé, puis ce fut le tour de la margarine, ensuite des pommes frites, et enfin, quelques jours avant mon départ, des portions de viande. Les colis arrivaient très nombreux, ils mettaient quinze jours à nous parvenir. On les distribuait à chaque compagnie et là les hommes venaient les prendre à l'appel de leur nom. Avant de les remettre à celui auquel ils étaient destinés, un sous-officier les visitait ; il en arrivait tellement chaque jour qu'on se contentait de donner un coup de couteau dans le papier et la ficelle. Des œuvres de solidarité furent constituées pour soulager les indigents ; un séminariste se mit en relation avec une œuvre française qui envoyait chaque semaine quelques centaines de kilogrammes de conserves et pain. Ceux qui en avaient trop en donnaient aux moins favorisés.

Les mandats nous parvenaient au bout de vingt et un jours. Au début on payait intégralement la somme envoyée. A la suite de plusieurs tentatives d'évasion, on ne paya plus que 20 marks par semaine jusqu'à épuisement du mandat. Puis en août, pour rentrer en possession de tout l'argent en circulation dans le camp, le commandant émit de la monnaie de papier et des pfennigs en zinc. Pas un ne changea entièrement son argent, sans quoi on n'aurait pu acheter en dehors du camp par l'intermédiaire des sentinelles ; chaque mandat était payé intégralement. Quand on quittait le camp, on changeait sa monnaie de papier à la kommandatur. Les chefs de chambre recevaient 3 marks par mois, les interprètes 2 marks. Un employé des mandats m'a certifié qu'au camp de Cassel, les prisonniers recevaient chaque mois une moyenne de 90 000 marks. Les employés des mandats et colis logeaient dans les bâtiments hors du camp pour éviter les épidémies et avaient les places les plus enviées ; ils étaient recrutés parmi les sous-officiers.

Dans les colis, beaucoup de prisonniers recevaient des effets civils, ils étaient aussitôt peinturlurés au minium afin de ne pas faciliter les évasions ; il en était de même pour les costumes noirs de bagnards que distribuaient chichement les Boches. Ils avaient dans le dos une bande claire.

(A suivre.)

(1) La 1<sup>re</sup> partie de ce carnet a paru dans le n<sup>o</sup> 79.

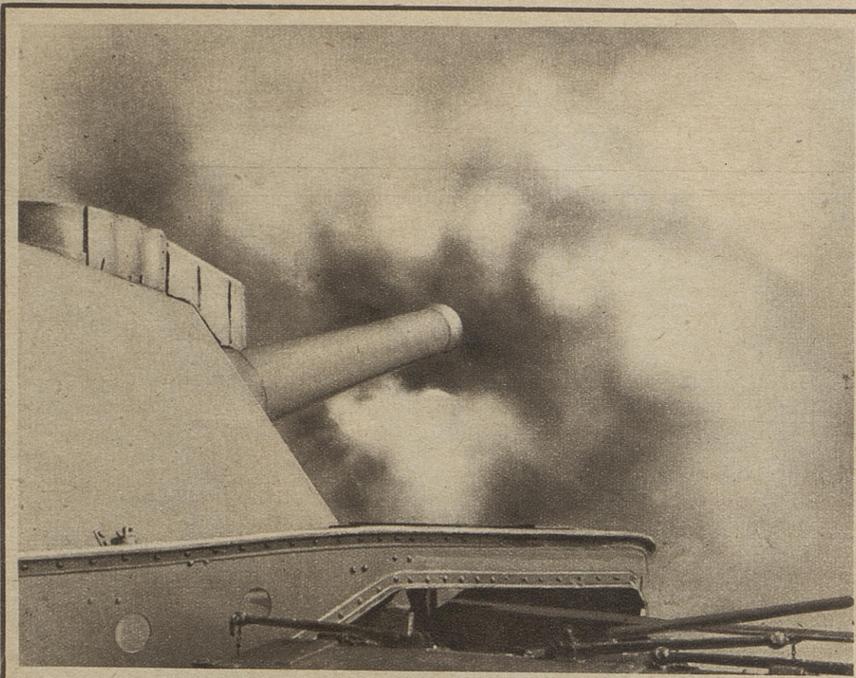


**POURQUOI L'ON SE BAT A VERDUN. — LA "MINETTE" DU BASSIN DE BRIEY**

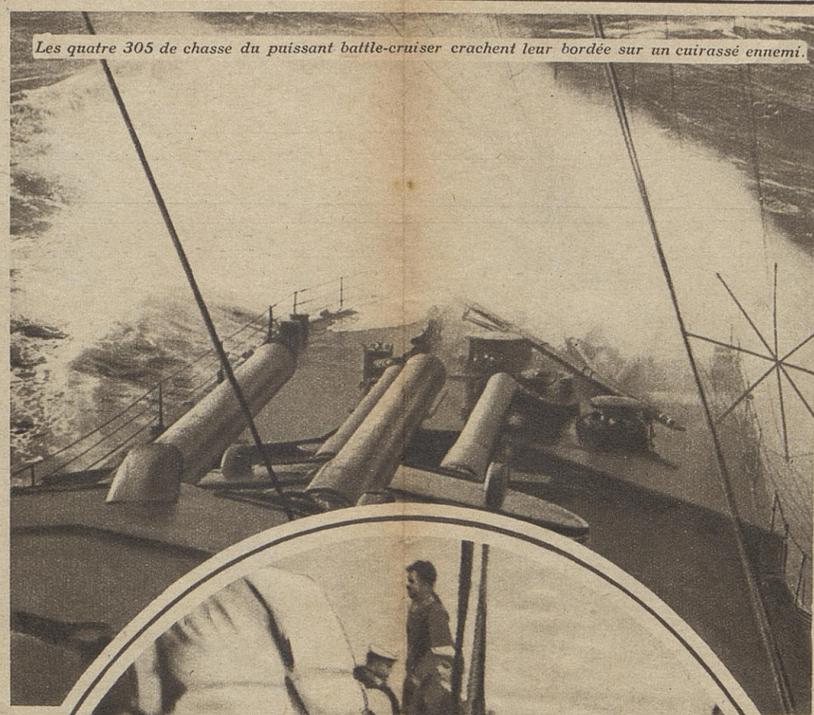
Le 20 mai 1915, les six grandes associations métallurgiques d'Allemagne ont adressé au chancelier de Bethmann-Holweg un mémoire où il était dit : « Si la production de fer brut et d'acier « n'avait pas été doublée depuis le mois d'août, la continuation de la « guerre eût été impossible. La "minette", le minerai lorrain, couvre « en ce moment 60 à 80 p. 100 de la fabrication du fer brut et de « l'acier. Si la production de la "minette" était troublée, la guerre

serait perdue. » Et voilà le pourquoi de l'offensive allemande de Verdun. Le bassin de Briey, où l'on trouve la "minette", est encore ou presque sous le feu des canons de Verdun. Il faut donc que les Boches se rendent maîtres de cette place forte pour écarter notre menace. Et, depuis cent jours et plus, la lutte est acharnée, le canon fait trembler la terre, et 500.000 hommes sont tombés, sur les rives de la Meuse, pour la "minette" lorraine.

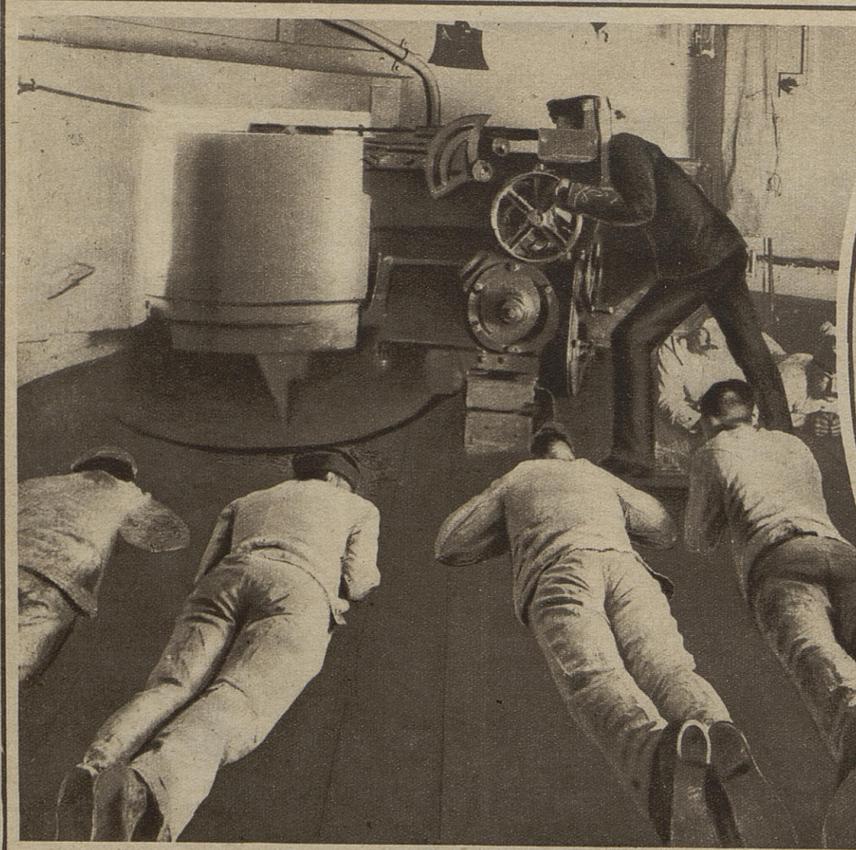
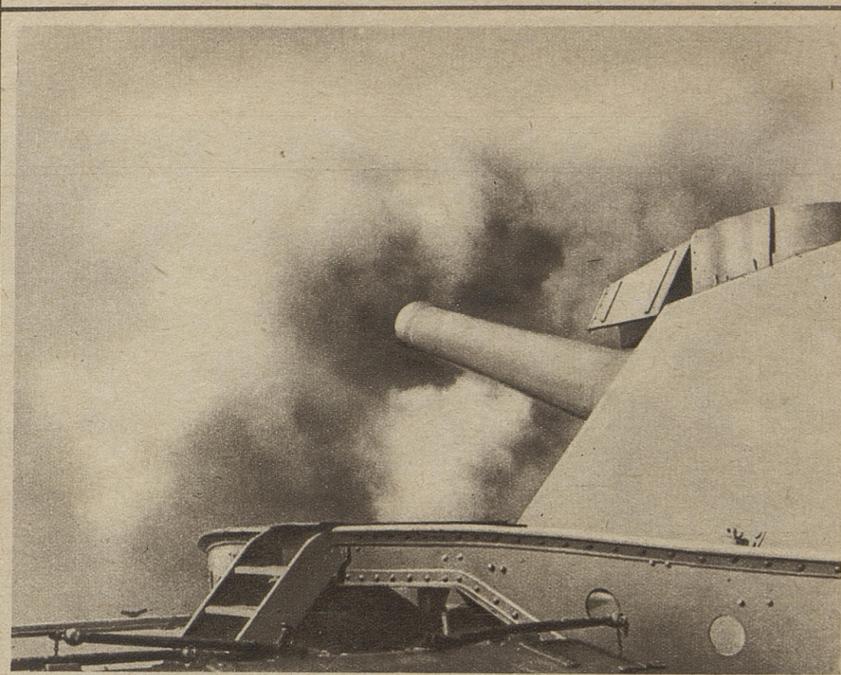
Abrités dans leur casemate blindée, les canonniers manœuvrent une pièce de 152.



Les quatre 305 de chasse du puissant battle-cruiser crachent leur bordée sur un cuirassé ennemi.



A plus de 20 kilomètres un projectile " bien placé " par ce canon suffit pour couler un dreadnought.



Pendant le tir, à l'intérieur de la tourelle, les servants s'allongent sur le plancher afin d'éviter d'être renversés, brûlés et empoisonnés par la déflagration des gaz.

Le branle-bas de combat est sonné : tout l'équipage rejoint son poste et, durant quelques minutes, c'est à bord, avant le calme de la bataille, un indescriptible grouillement d'hommes.

Une dernière fois, les soutiers viennent respirer sur le pont. Puis, pendant toute la bataille, ils disparaîtront dans les flancs du navire dont ils assureront la vie et qui sera peut-être leur cercueil.

BRANLE-BAS DE COMBAT! — AUTOUR D'UNE BATAILLE NAVALE

Il est à peu près établi que 40 bâtiments de guerre de tout rang et 10.000 hommes d'équipage sont allés par le fond dans la bataille du Jutland. On sait, d'après des témoins oculaires, comment les

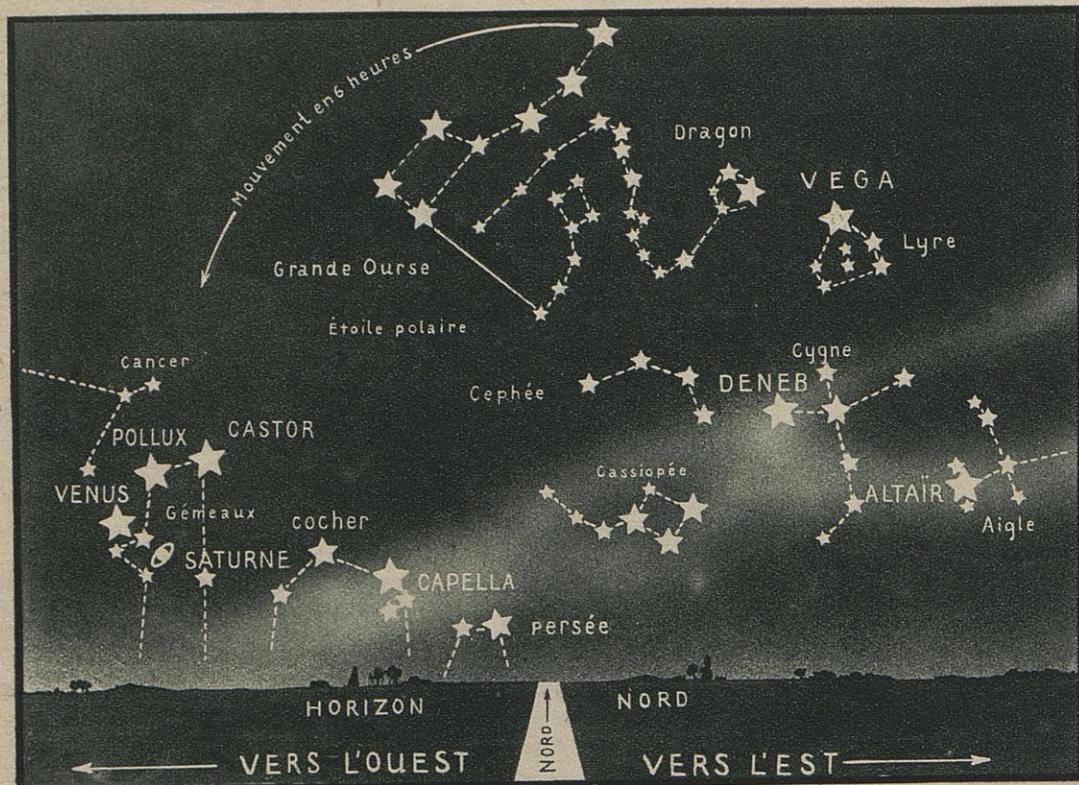
marins des deux flottes sont allés au combat et avec quelle fureur ils se sont battus. Ces luttes sur la mer, où la mort est presque certaine, entre le feu des canons et les flots de l'océan, dépassent

en horreur tragique les grandes batailles sur terre, si sanglantes qu'elles soient. Aussi nous a-t-il paru intéressant de rassembler sur cette page quelques clichés pris aux dernières actions navales

qui marquèrent, comme la bataille du Jutland, l'échec de l'Allemagne sur mer. Les documents sont pris au moment où, sur les ponts des bâtiments, les clairons sonnent le branle-bas de combat.

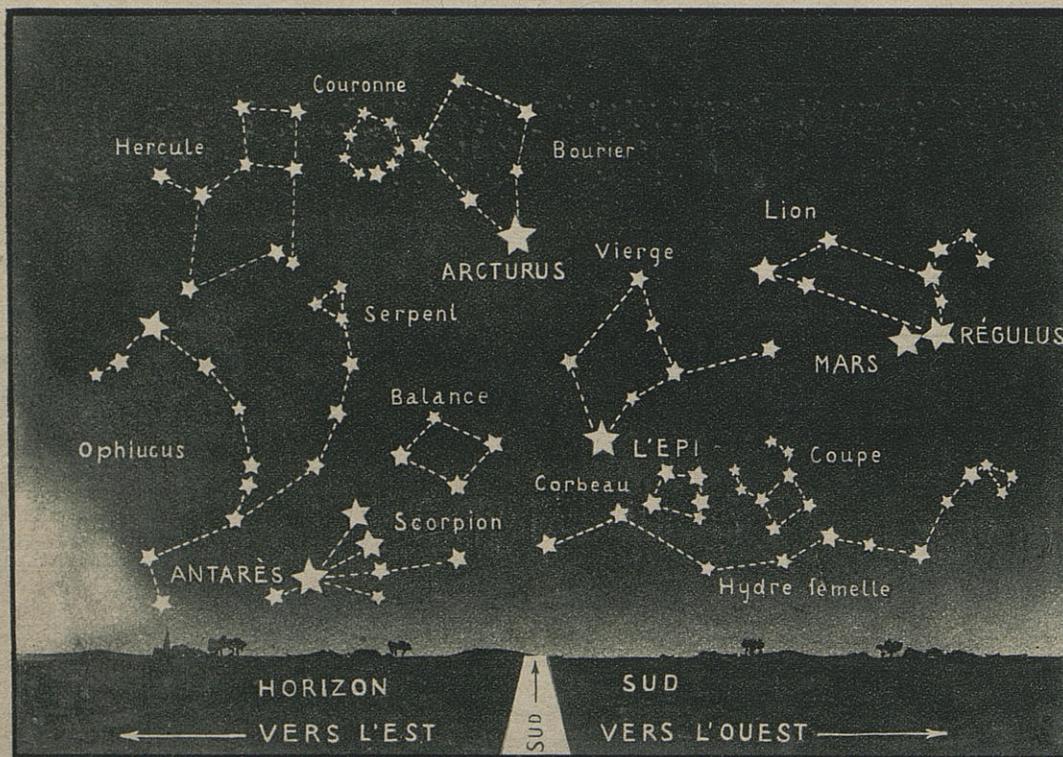
# LES ASPECTS DU CIEL EN JUIN 1916 <sup>(1)</sup>

Par l'Abbé Th. MOREUX, Directeur de l'Observatoire de Bourges.



### HORIZON NORD

Les belles planètes Saturne et Venus ne sont visibles qu'au début de la nuit; le mouvement général et apparent du ciel autour de l'Etoile polaire les fait disparaître rapidement de l'Ouest. La partie Est du ciel est admirable avec les trois constellations de la Lyre, du Cygne et de l'Aigle, qui renferment de magnifiques étoiles comme Vega, Deneb et Altair.



### HORIZON SUD

Remarquez les quatre soleils de première grandeur qui illuminent cette partie du ciel. En haut, l'énorme Arcturus du Bouvier; au-dessous de lui, un peu à droite, l'Epi de la Vierge; plus bas encore, le bel Antares, à la couleur sanglante; vers l'Ouest, Régulus du Lion, qui accompagne pendant tout ce mois la planète Mars à teinte nettement rougeâtre. Mais ces deux derniers astres ne sont visibles que dans la première moitié de la nuit.

La position de la Grande Ourse au mois de juin, vers neuf heures du soir, comparée à celle des mois précédents, montre que tout le ciel semble se déplacer d'un mouvement continu pendant le cours de l'année. En avril, la caisse du Chariot occupe le zénith, c'est-à-dire la région la plus élevée de la voûte céleste, et peu à peu elle tend à descendre vers l'Ouest. Ce déplacement des constellations tient au fait que nous tournons non seulement sur nous-même, mais autour du soleil en une année; grâce à ce mouvement, nous voyons chaque mois à la même heure des constellations nouvelles.

C'est ainsi que maintenant nous apercevons le Cygne en entier; de même l'Aigle apparaît dans toute sa splendeur avec le beau soleil Altair. A l'Ouest, au contraire, le Cocher et Persée plongent en partie sous l'horizon.

Saturne est encore dans les Gémeaux, tandis que Venus est à gauche de sa position précédente. L'étoile du soir se rapproche rapidement du Soleil.

Avant de quitter le ciel boréal, jetons un coup d'œil sur la petite constellation de la Lyre. A son sommet trône Vega, beau soleil bleu, plus jeune que le nôtre, situé à 237.000 milliards de kilomètres de la Terre. La lumière émanée de ce monde lointain met un peu plus de vingt-cinq ans à nous parvenir! Or, c'est vers cette région du ciel que notre soleil nous emporte à raison d'une vingtaine de kilomètres par seconde.

Aucun mouvement sur la terre ne peut nous donner l'idée d'une marche, ou plutôt d'un vol aussi rapide.

Quand arriverons-nous là-bas? Problème insoluble, car les constatations sont si récentes que nous ignorons encore si nous voguons en ligne droite ou suivant un arc plus ou moins incurvé.



Examinons maintenant le côté Sud de la voûte céleste. Ici encore les changements sont bien apparents.

Alors que le Lion a glissé lentement vers l'Ouest, entraînant la planète Mars, les replis de l'Hydre se déroulent près de l'horizon.

Mais à l'Est Ophiucus et le Serpent sont devenus bien visibles. Le Bouvier plane très haut, et nous apercevons une nouvelle constellation australe vers le sud-est: c'est le Scorpion dont le rouge Antares constitue le plus beau joyau.

Cet astérisme qui fait partie des signes du zodiaque, chemin apparent parcouru par le soleil, n'est visible que pendant les mois d'été. Encore faut-il se trouver dans un endroit découvert, car sous nos latitudes le Scorpion n'atteint jamais une grande hauteur.

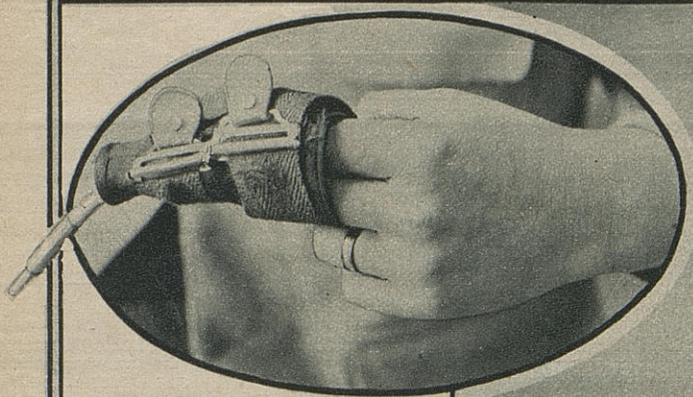
A la fin du mois, la planète Mercure est visible comme une faible étoile dans l'aurore. De même Jupiter, qui avait cessé de paraître vers la fin de janvier, alors qu'il était étoile du soir, nous revient le matin, devançant de peu l'astre du jour.

Abbé Th. MOREUX,  
Directeur de l'Observatoire de Bourges.

(1) Le premier article de cette série mensuelle a paru dans le numéro 75.

*J'ai vu...*

## L'ESSAI "SCIENTIFIQUE" DES AVIATEURS

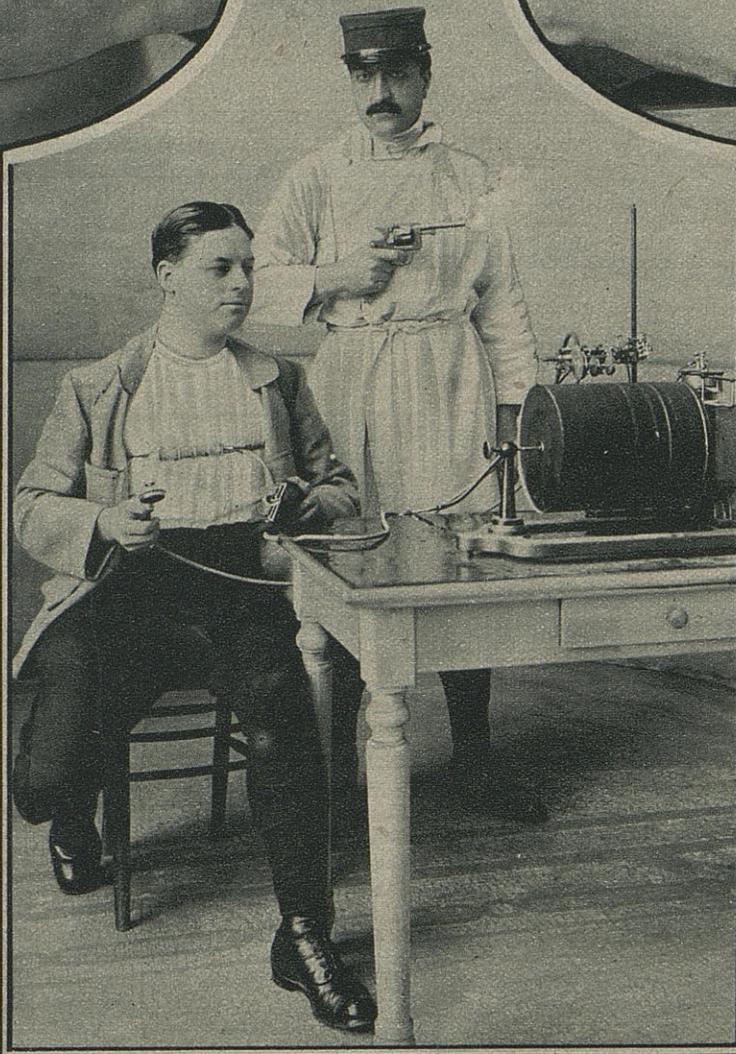


**LE DOIGTIER D'HULLION ET COMTE.** — Cet appareil sert à apprécier les modifications apportées à la circulation, — au pouls — par le système nerveux du sujet (nerfs vaso-constricteurs et vaso-dilatateurs).

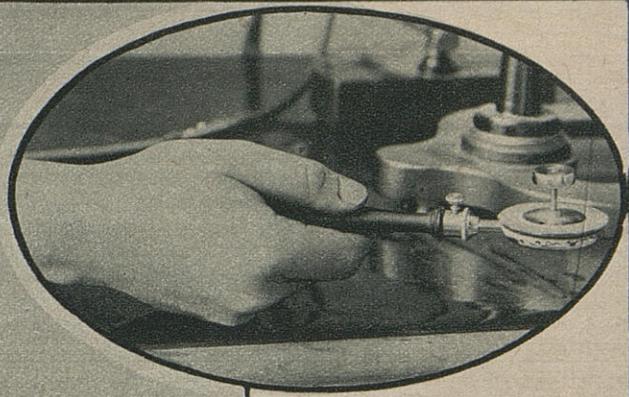
PENDANT longtemps on a eu en France la fâcheuse habitude de tout traiter par l'empirisme. Cette méthode expérimentale fut tout particulièrement employée dans l'examen médical des futurs aviateurs et aéroliers de nos armées de terre et de mer. Voici comment la chose se passait. Le major, habituellement surmené par le flot innombrable des soldats à visiter, avait devant lui le candidat déshabillé avec une ficelle, sa taille, son tour de poitrine, son poids ; il appréciait sommairement les battements de son cœur, l'amplitude pulmonaire, et l'acuité visuelle. Si le candidat ne montrait pas de tares apparentes, comme mauvaise dentition, varices, etc., on le versait dans le service armé. Mais, dans la plupart des cas, on s'apercevait, au bout d'un certain temps, qu'il n'était pas bâti physiquement pour rendre des services efficaces dans l'aviation. Pendant cette période d'essai, il n'en avait pas moins coûté une somme assez ronde pour son incorporation, son équipement, sa nourriture, son instruction, et de plus il avait brisé des appareils et occasionné parfois des accidents mortels.



Aujourd'hui l'examen des candidats aviateurs est beaucoup



**LA TRIPLE ÉPREUVE PHYSIOLOGIQUE D'UN CANDIDAT AVIATEUR.** — Le pneumographe (appareil autour de la poitrine) sert à mesurer l'amplitude respiratoire du sujet ; le doigtier d'Hullion et Comte donne la valeur exacte de l'émotion du candidat, lorsqu'un coup de revolver est tiré à l'improviste ; le trembleur de Verdin (main gauche) marque aussi son plus ou moins de résistance à l'émotion nerveuse. Ces trois mesures viennent s'inscrire sur un rouleau enregistreur.

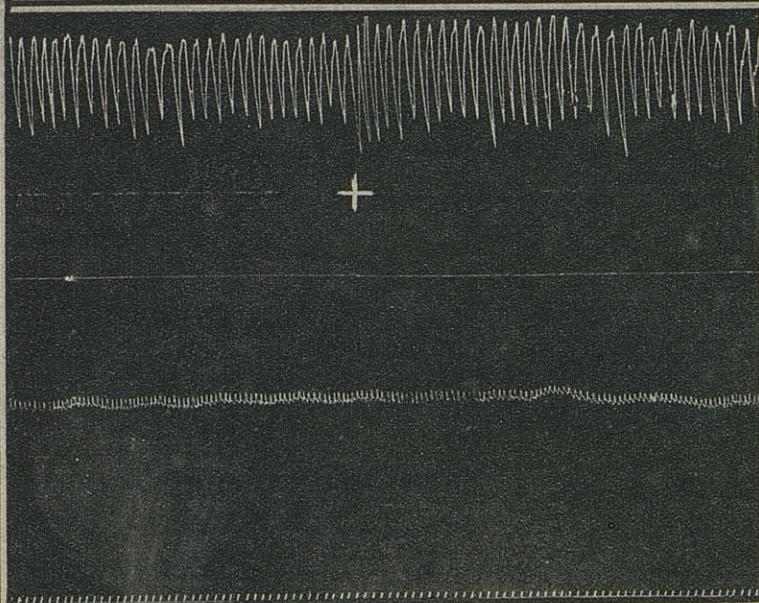


**LE TREMBLEUR DE VERDIN.** — On sait que le tremblement est fonction du système nerveux. Ici il s'inscrit automatiquement sur un cylindre. Plus droite est la ligne de tremblement, meilleur est le candidat.

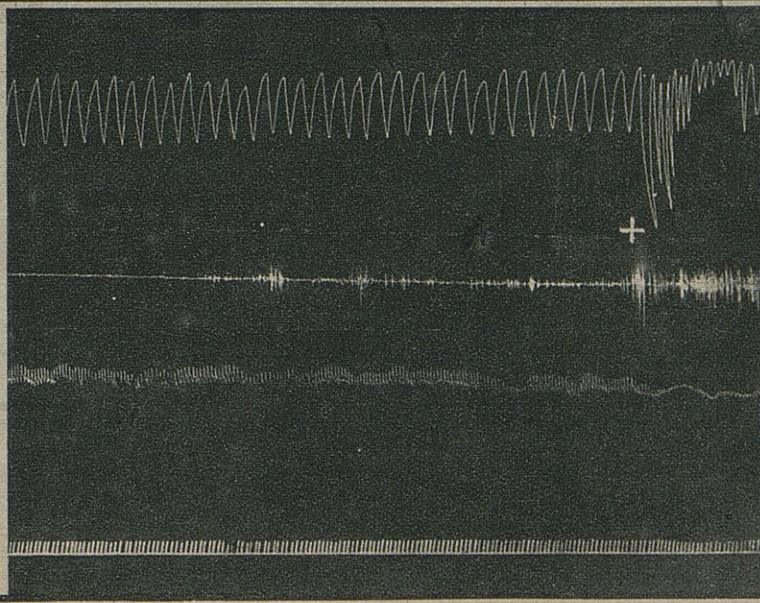
plus approfondi. Il est exécuté à l'aide des plus récents instruments de précision. Cette méthode a été inaugurée et portée à son plus haut degré de perfection par les docteurs Jean Camus et Nepper, et le docteur Marcou, médecin en chef à Paris. Le premier soin de l'examineur dans ce système est de prendre ce qu'on appelle "l'équation personnelle du sujet" ou, en d'autres termes, le temps de réaction qui lui est nécessaire pour ressentir les impressions sensorielles (auditives, tactiles, visuelles). Pour réaliser cette expérience, on emploie le *chronoscope* du professeur d'Arsonval. Cet instrument consiste essentiellement en un cadran à cent divisions et une aiguille qui en fait le tour complet en une seconde. L'appareil, qui est commandé par un courant électrique partant d'un petit marteau que tient le médecin examineur, peut s'arrêter instantanément au contact des deux branches d'une poignée tenue par la main droite du sujet à examiner.



Pour contrôler "l'équation personnelle" pour l'audition du candidat, le major heurte de son marteau une boîte métallique, et aussitôt l'aiguille commence



**LE GRAPHIQUE D'UN BON CANDIDAT A L'AVIATION : EXPÉRIENCES DU COUP DE REVOLVER.** — La ligne du haut marque les variations de la respiration ; la 2<sup>e</sup> celle du pouls ; la 3<sup>e</sup> est la ligne du tremblement. La croix blanche marque l'instant où le coup de revolver est perçu par le candidat.



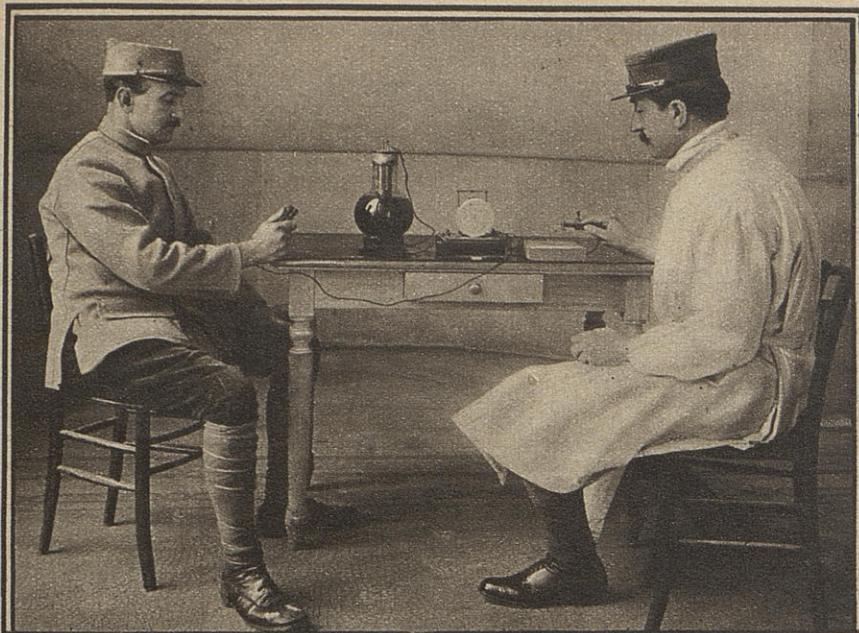
**LE GRAPHIQUE DU MAUVAIS CANDIDAT.** — Les lignes sont celles du cliché de gauche. On remarquera "l'incohérence" du graphique respiratoire au coup de revolver. On remarquera aussi, les points de départ restant les mêmes, qu'il est perçu plus tard que dans le graphique du bon candidat.

sa révolution sur le cadran. Dès que le bruit du marteau a été perçu par le candidat, celui-ci comprime les deux branches de sa poignée, et instantanément l'aiguille s'arrête. L'angle qu'a marqué l'aiguille entre le coup frappé et la réaction effectuée marque "l'équation personnelle" du sujet.

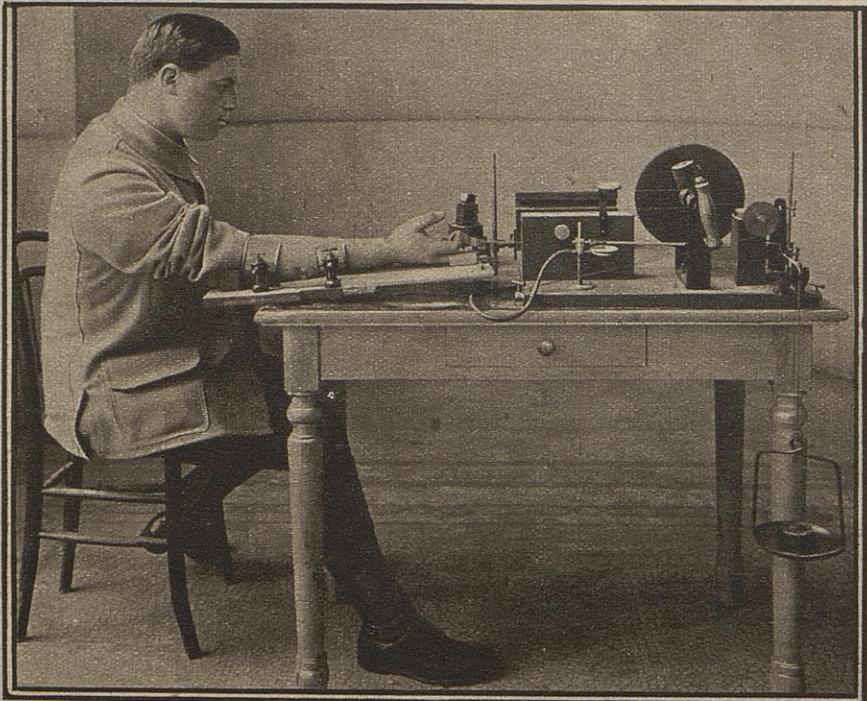
Le même appareil est employé pour enregistrer "l'équation" des impressions tactiles. Le marteau sert alors à heurter légèrement, à l'improviste, la tête ou le bras du sujet. L'enregistrement de l'impression visuelle est fait de la même façon que précédemment, le sujet interrompant la course de l'aiguille au moment précis où il perçoit le geste du major frappant la table de son marteau. Un bon candidat est celui qui arrête l'aiguille en un quinze-centième de seconde après l'impression tactile, et en dix-neuf centièmes de seconde après l'impression visuelle. Les sujets "indésirables" réagissent dans un intervalle de dix-sept à trente-trois centièmes de seconde pour l'audition, vingt à trente-neuf centièmes pour le toucher, et vingt-deux à quarante-huit centièmes pour la vue.

♦ ♦ ♦

L'expérience que nous allons décrire a pour but de mesurer la résistance du sujet à l'émotion, c'est-à-dire qu'elle sert à enregistrer la puissance de sa tension nerveuse. On entoure d'un appareil dit « pneumographe » la poitrine du candidat aviateur, qui enregistre l'amplitude respiratoire; les deuxième et troisième doigts de la main gauche du sujet sont pris dans un petit appareil nommé le doigtier de Hallion et Comte, du nom de ses inventeurs: il marque les battements du cœur ou pouls; tandis que la main droite tient le "trembleur" de Verdin, qui enregistre la résistance musculaire de la main par le même procédé que le sismographe de Milne enregistre les tremblements de terre. Les trois



LE CHRONOSCOPE DE DARSONVAL, POUR EXPÉRIMENTER LA PROMPTITUDE D'AUDITION DU SUJET. — Le candidat, à gauche, serre le poignet aussitôt qu'il perçoit le son du marteau sur la boîte. Le cadran enregistre le nombre de fractions de seconde qui s'écoulent avant que le sujet ait réagi.



L'ERGOGAPHE DE CAMUS, POUR APPRÉCIER LA RÉSISTANCE A LA FATIGUE DES AVIATEURS. — Contraction du bout du doigt du candidat dans le soulèvement du poids qu'on voit à droite du cliché. La possibilité de prolonger l'effort est enregistrée par la courbe sur le disque.

appareils sont reliés par des stylets, dont chacun laisse sa trace sur un rouleau tournant enduit de noir de fumée. Le choc nerveux est produit soit par la déflagration d'un revolver caché au sujet, soit par un éclair de magnésium, ou encore par l'imposition inattendue d'un vêtement trempé d'eau glacée sur la peau du candidat, et au moment où il ne s'y attend pas. Par ces moyens, trois graphiques différents sont simultanément tracés sur le rouleau qui tourne. Deux de nos clichés (fig. 4 et 5) représentent les trois sortes de courbes ainsi obtenues chez un bon et chez un mauvais candidat.

♦ ♦ ♦

Il reste alors à expérimenter la capacité de résistance à la fatigue nerveuse et musculaire des mains et des bras des candidats. On a recours pour cet examen à l'appareil de Mosso, récemment amélioré par le docteur Camus. Ici le sujet, plaçant sa main droite la paume tournée vers l'appareil (fig. 6), insère un doigt dans une sorte de doigtier disposé de telle façon que la courbure du doigt soutienne un poids minuscule. La courbe produite par la tension continue du même doigt avant que la fatigue des muscles qui en résulte rende la contraction pénible ou impossible à supporter est inscrite sur le disque représenté par notre cliché (Voir fig.) L'importance d'un grand degré d'endurance à la fatigue est évident si l'on veut bien envisager la fréquence de la manœuvre des leviers d'un aéroplane en action et la stabilité que l'aviateur doit s'employer constamment à maintenir.

♦ ♦ ♦

Et voilà grâce à quoi nous avons un corps d'aviateurs dont la formation n'a pas demandé plus de trois mois et qui ont accompli malgré ce très court apprentissage de merveilleuses prouesses. P. D.

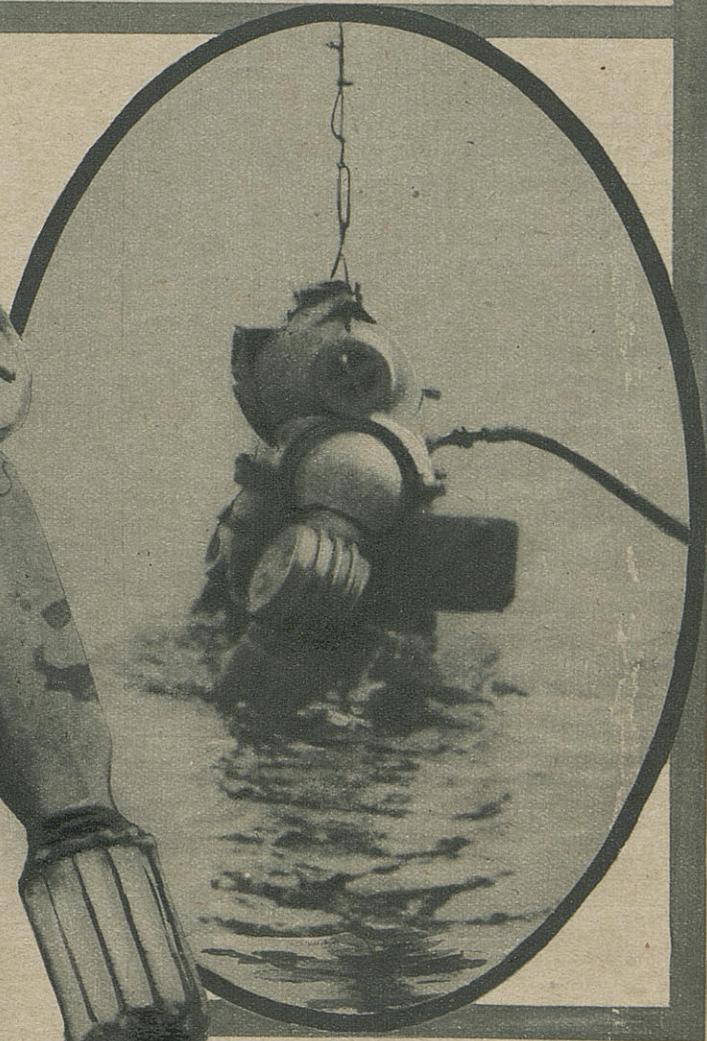
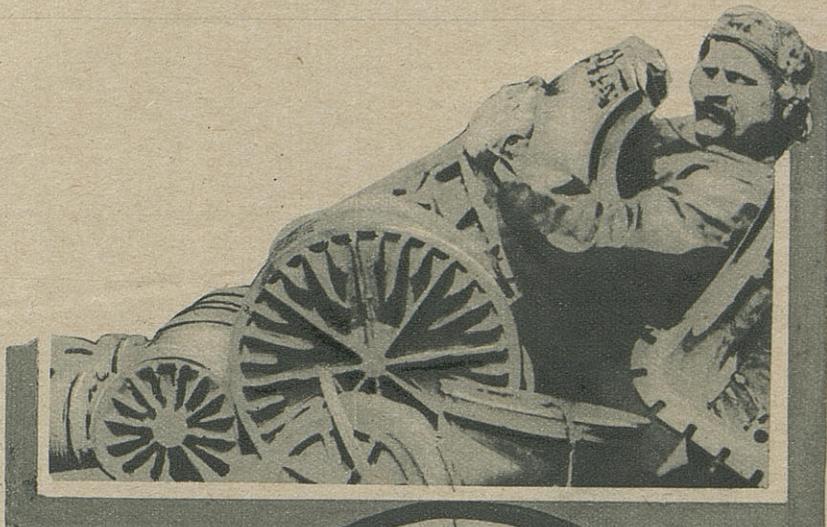
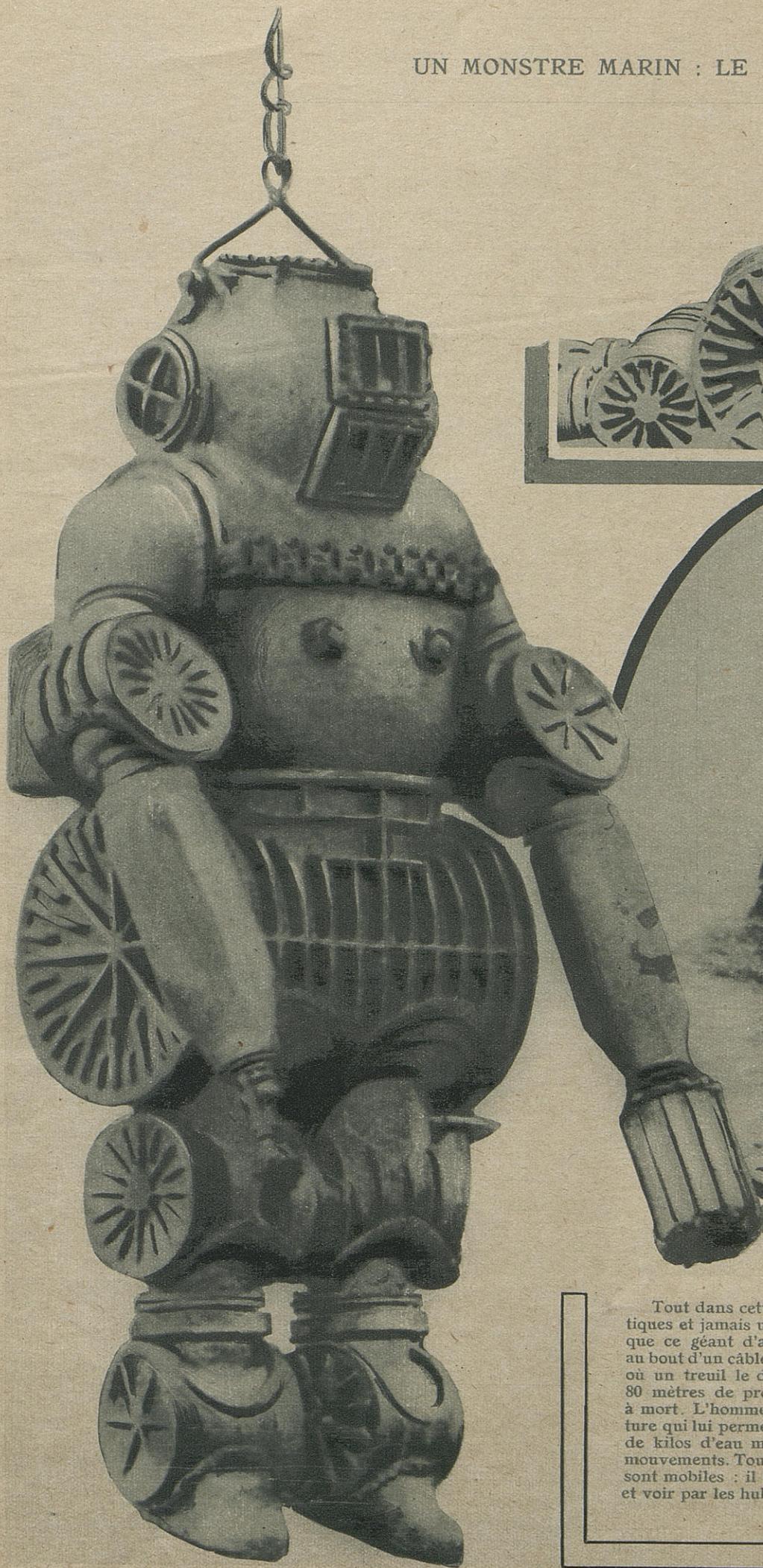


### LES ÉLÉPHANTS A LA CHARRUE

Pendant que les éléphants d'Hangenberg transportent des engins de guerre sur le front allemand, ceux du fameux cirque "Pinder" sont

employés à labourer les champs des paysans, en France, dans le département du Tarn-et-Garonne. C'est une excellente main-d'œuvre.

UN MONSTRE MARIN : LE SCAPHANDRIER



Tout dans cette guerre a pris des proportions fantastiques et jamais un Wells n'a rêvé d'un être plus étrange que ce géant d'acier, ce scaphandrier que l'on voit ici au bout d'un câble. Il a été photographié au moment précis où un treuil le descend dans la mer pour explorer à 80 mètres de profondeur un sous-marin ennemi frappé à mort. L'homme emprisonné dans cette lourde armature qui lui permettra de supporter la pression de milliers de kilos d'eau marine, garde une étonnante facilité de mouvements. Toutes les articulations de la carapace d'acier sont mobiles : il pourra circuler autour du submersible et voir par les hublots du poste si rien ne vit.



L'abondance de l'actualité nous oblige à restreindre un peu aujourd'hui la causerie hebdomadaire des "Jeunes grognards". Nous lui consacrerons dans notre prochain numéro une place plus importante. Mais que tous nos correspondants sachent bien qu'aucune de leurs lettres ou avis ne sera mise à l'écart. Ceci dit, laissons la parole aux "Jeunes grognards".

#### NÉCESSITÉ ABSOLUE DU MAINTIEN DE L'UNION SACRÉE APRES LA GUERRE

De M. René D..., sous-lieutenant, amputé du bras gauche :

«... Ce qui m'empoisonne plus que tout, depuis mon retour définitif, hélas ! dans ma ville natale, c'est qu'il est trop clair que la France est, un peu partout, peuplée encore de ces sinistres et néfastes imbéciles qui ne demandent qu'à récidiver (2).

« Lors de ma première blessure, la haine de seuil à seuil se manifestait, le plus souvent, à propos d'un tel ou d'un tel, déclaré embusqué. Il semble qu'à présent ce mot ait passé de mode et qu'on soit même décidé à laisser la responsabilité de sa diffusion à un vieillard que l'on connaît... et qui ne semble pas encore se connaître lui-même... Embusqué ! Ne m'est-il pas arrivé, à l'hôpital, de me faire traiter d'embusqué par un camarade goguenard parce qu'on ne m'avait allégué que du bras gauche alors qu'il avait, lui, perdu son bras droit?...

« Mais ce serait une erreur de croire que la haine de seuil à seuil se soit éteinte pour cela. Je vous assure qu'elle reparait ou ne demande qu'à reparaitre sous son aspect ordinaire, c'est-à-dire sous le masque politique. J'ai entendu non pas une fois, mais vingt fois — sans autre motif, ou, — chose pire, — sans autre prétexte sinon que celui-ci s'imaginait clérical, que celui-là se croyait libre penseur, que celui-ci se proclamait réactionnaire, que celui-là se déclarait avancé, j'ai entendu des gens qui se croient d'honnêtes gens murmurer sans vergogne des phrases comme :

« — Ah ! oui... pour le moment, il y a l'union sacrée... Je suis bon Français ; je me tais... Mais on règlera certains comptes plus tard.

« ... Je n'ai plus qu'un bras, mais je voudrais en avoir dix pour mieux souffleter ces personnages lamentables, quels que soient leur âge, leur rang et leurs prétendues opinions... »

Lieutenant RENÉ D...

« Prétendues opinions ! » On chercherait en vain une formule plus juste pour caractériser l'état d'esprit des « politiquaillieurs ». Pour le reste aussi, lieutenant, Aristarque est de votre avis : des gifles... ou la douche !



#### UN POILU RÉCLAME LA CRÉATION D'UN PARTI NATIONAL

M. Jean L..., avant de devenir sergent observateur à bord d'une « sancisse », était un jeune et très distingué journaliste. Nous n'avons rien à

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.  
(2) A rouvrir l'ère des querelles politiques.

J'ai vu...

### LES JEUNES GROGNARDS (1)

## DÉCIDÉMENT ILS GROGNENT, GROGNENT

Nous voici un peu débordés par la richesse même de notre récolte. Ainsi que nous l'avions prévu, les sujets se multiplient, et Aristarque se voit une fois encore obligé de se laisser entraîner un peu en tout sens par la fougue et l'élan de ses collaborateurs connus et inconnus. Il leur adresse ses plus vifs remerciements pour la sympathie que tant d'entre eux veulent bien prouver à l'œuvre qu'il a jugée salutaire. Il les prie également d'être bien sûrs que nul de leurs avis concernant la grandeur et la prospérité de la France prochaine ne sera négligé.

supprimer au véritable article qu'il a bien voulu nous adresser.

« Un parti national !

« Quelqu'un a prononcé ces mots. Ils représentent plus qu'une heureuse formule ; c'est un programme ; c'est une bannière. Il faut convier tous les bons Français à se grouper sous ses plis, parce qu'elle doit synthétiser et prolonger dans l'avenir l'union sacrée que la guerre a fait naître.

« Nous ne voulons plus des luttes de partis, parce qu'elles frappent de stérilité les plus louables tentatives des gouvernements les mieux intentionnés. Nous ne voulons plus des vaines querelles parlementaires, des odieuses compétitions de couloir, des misérables rivalités politiques dont nos Assemblées nous donnent, depuis tant d'années, le décevant et douloureux spectacle. Nous n'en voulons plus, parce qu'elles ne profitent qu'à ceux qui les provoquent ; parce qu'elles paralysent tous les efforts sincères ; parce qu'elles font enfin une atmosphère néfaste où toutes les bonnes volontés s'étiolent, où les consciences les plus fermes acquièrent en peu de temps une dangereuse élasticité.

« Qu'attendre de Parlements où des considérations de partis l'emportent presque toujours sur l'intérêt de la nation ? Où les plus méritoires tentatives sont soumises aux caprices des groupes, qui les acceptent ou les combattent suivant que leurs auteurs siègent à droite ou à gauche. Qu'attendre de ces hommes dont les décisions sont dictées non pas par leur conscience, mais par les ordres de leurs partis ? Qu'attendre de ces gouvernements qui sont toujours prisonniers du parti qui les a portés au pouvoir et qui gouvernent forcément pour lui, non pour le pays ?

« De quel poids est la valeur personnelle d'un ministrable dans le choix d'un membre du gouvernement ? Osera-t-on soutenir que, dans la balance, sa couleur ne l'emporte pas sur son mérite ? N'a-t-il pas fallu l'effroyable crise que nous vivons pour réaliser un semblant de ministère national répondant aux vœux du pays ? Peut-on dire d'un seul des gouvernements qui se sont succédés au pouvoir depuis vingt ans qu'il représenta jamais plus qu'une fraction de l'opinion, qu'il fut jamais autre chose que l'instrument plus ou moins conscient d'un parti ?

« Oligarchie, vraiment ! Oligarchie de la plus dangereuse, de la plus misérable espèce, puisqu'elle demeure toujours un ensemble d'irresponsabilités !

« D'autant plus lamentable est cet état de choses, que le nombre des hommes dignes de la France, par leurs mérites et leur zèle, est très grand dans les Chambres. Tous les partis en comptent. Nous en avons une preuve dans l'admirable travail accompli, depuis la guerre, par certaines commissions parlementaires. Le pays s'en rend compte. Mais il déplore que ces valeurs soient paralysées le plus souvent par l'effervescence que la lutte des partis entretient au sein des Parlements, par l'ambition des uns, les louches tentatives des autres, C'est la poussière, le gravier perpétuellement



introduit dans les rouages de la machine gouvernementale, c'est le temps perdu, c'est la gabegie, c'est la ruine !

« Voilà le danger. D'autres, bien d'autres l'ont signalé. On le connaît. Il est grand. Et il n'est pas unique. Cette guerre douloureuse a remué la nation jusqu'en ses couches profondes. Elle a forcé l'attention des esprits les plus rebelles à l'analyse, découvert aux yeux des moins avertis la plaie dont souffrait la France. Des colères grondent, sourdes encore, mais avivées par nos deuils communs. Le pays cherche des responsables, sans se rendre compte que c'est lui le seul coupable, puisqu'il a permis que s'établisse et se prolonge un pareil état de choses. Déjà il prononce tout bas des noms. Demain il demandera des comptes. Sa colère, terrible et soudaine, risque d'éclater au grand jour. Et voilà l'autre danger !

« Il faut l'éviter à tout prix. Le danger que nous connaissons et celui que nous prévoyons sont fonction l'un de l'autre. Le même remède, en nous débarrassant du premier, écartera le second. Il n'y en a qu'un : c'est la Concorde !

« Il faut réaliser la fusion des honnêtes gens de tous les partis dans un grand parti national, provoquer l'union étroite de tous ceux qui poursuivent, par des moyens probes et droits, le même idéal de progrès social et de perfectionnement humain ; de tous ceux qui ne veulent demander qu'au travail la réalisation de leurs espérances, qui aspirent à l'ordre, à l'équilibre, à la paix intérieure. En face des éléments de discorde, en face des exploitants, des arrivistes et des aigrefins de la politique professionnelle, il faut constituer l'union sacrée de tous les partis, non seulement devant l'ennemi, mais aussi et surtout dans l'avenir, devant les difficultés de tout ordre, devant les problèmes sociaux, économiques, financiers, qui sollicitent les efforts de la démocratie ; il faut substituer une entente cordiale à la lutte des partis et des classes, opposer à ceux qui en vivent la farouche résolution de faire respecter les droits de la nation ; il faut montrer la porte aux fauteurs de troubles ; il faut réunir tous les courages, toutes les valeurs, toutes les consciences, toutes les vertus, toutes les énergies, toutes les forces saines du pays : il faut créer le Parti national ! »

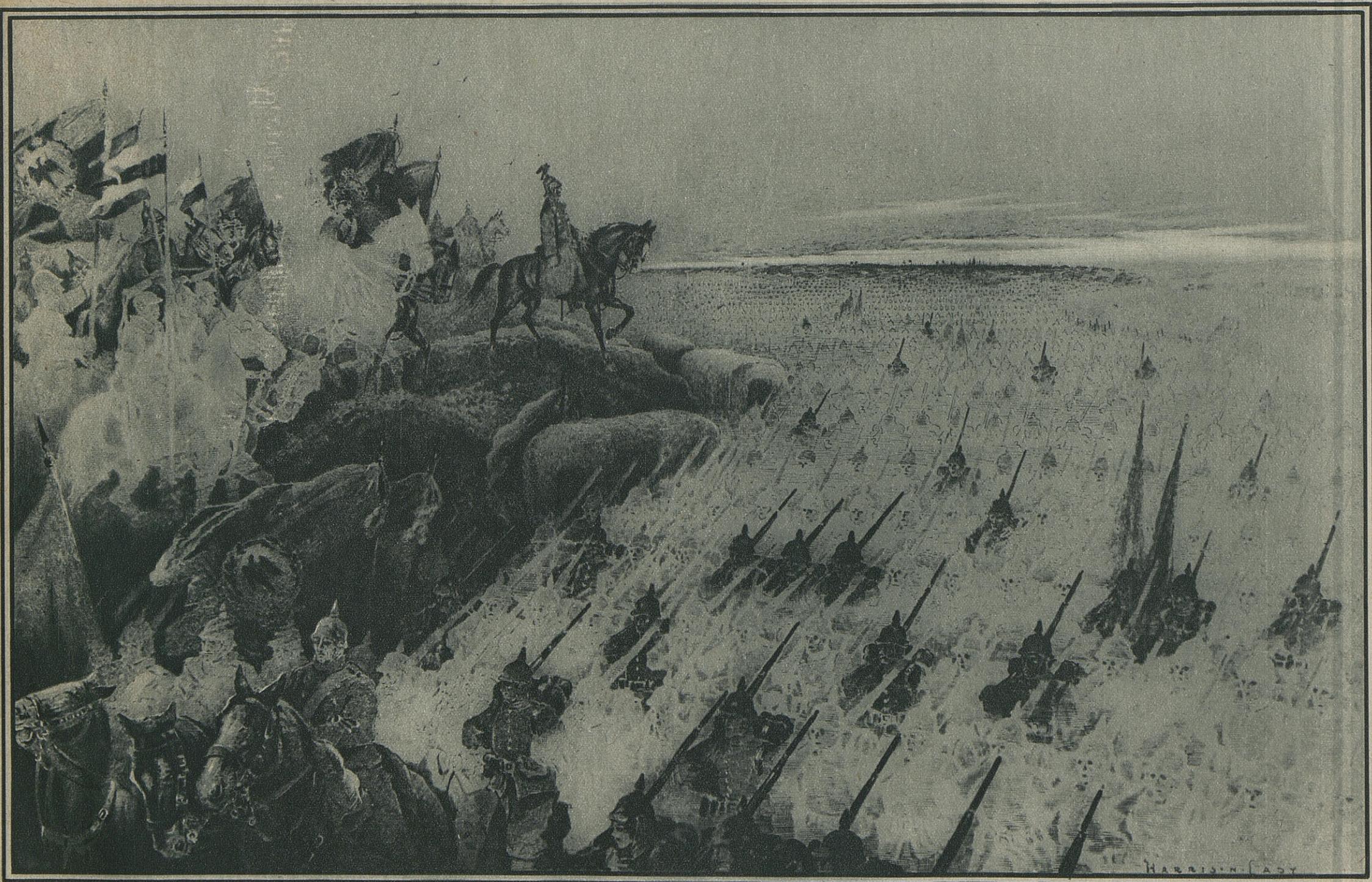
Sergent JEAN L...

#### PETITE CORRESPONDANCE

A. M. P. — Non, vous n'aurez jamais à vous repentir d'avoir été traité de chauvin en mai 1914. Nous réservons votre lettre. — Vous demandez à J'ai vu un abonnement pour cinq ans ? J'ai vu et Aristarque en sont profondément touchés. En tout cas, notez bien dans votre lettre de demande d'abonnement que vous tenez à avoir droit aux mêmes prix, au cas où J'ai vu s'appellerait J'ai vaincu avant la fin de l'armée courante.

Étienne M-480. — Vous êtes sous-préfet et âgé de cinquante-cinq ans. Personne ne se permettrait de vous reprocher ceci, non plus que cela. Relisez notre enquête... Peut-être comprendrez-vous alors que ce n'est pas à vous que les jeunes grognards en veulent particulièrement. Au cas même où cela pourrait vous faire plaisir, je tiens à affirmer ici, en mon nom et au nom de mes correspondants, que j'ignorais votre existence et que je n'avais aucune raison "patriotique et nationale" de la soupçonner.

ARISTARQUE.



CE QUE LEUR COÛTE LE FORT DE VAUX : SI LES MORTS MARCHAIENT AVEC LES VIVANTS...

Voici ce que verrait le Kaiser, ce qu'il doit voir dans ses nuits agitées par des cauchemars vengeurs : les ombres de ses légions inutilement sacrifiées devant Verdun, défilant devant un état-major de fantômes, comme autant de muets reproches... La saisissante composition que nous publions sym-

bolise le vain courage. Parmi le flot hâve des squelettes, quelques soldats restés vivants — exacte proportion des troupes encore fraîches au regard de tant d'armées massacrées. Quel plus terrible châti- ment rêver, pour l'empereur vaincu, que le souvenir éternel de cette étrange vision d'Apocalypse ?



**LA DÉFENSE DU FORT DE VAUX : LE DERNIER COMBAT DU COMMANDANT RAYNAL**

Pour réduire les défenseurs du fort de Vaux que leurs communiqués disaient occupé par eux depuis le 26 Février, les Allemands durent bombarder sans arrêt les ruines fumantes de la position. Quand leurs vagues d'infanterie montèrent à l'assaut, nos soldats que le canon n'avait pu réduire, se dressèrent devant eux au milieu de cet enfer : et à leur tête, leur

chef, le commandant Raynal, l'âme de la résistance. Sous leurs coups, les assaillants tombèrent par centaines. Cependant privés de tout secours, le commandant Raynal et ses soldats durent céder : les Allemands étaient maîtres du fort de Vaux, mais derrière cet amas de pierres et de terre bouleversées, une nouvelle muraille française s'élève, plus forte, invulnérable.